

sa part d'aller trouver M. Maurice, vous devez savoir qui c'est, et de lui donner rendez-vous ici pour demain à onze heures.

— Oh ! le pauvre M. Maurice, il va être bien heureux... Il était là il y a tout au plus un quart d'heure... et si inquiet ! !

— C'est bon... c'est bon... il se rassurera ! Dépêchez-vous ! reprit Galoubet avec impatience.

— J'y vais, monsieur, et ce ne sera pas long... Asseyez-vous en m'attendant...

Goloubet ne se fit pas répéter deux fois cette invitation, et prit une chaise tandis que Madeleine allait faire un paquet des vêtements demandés par Mme Rosier.

Au bout de cinq minutes elle revint, apportant ce paquet soigneusement enveloppé dans un morceau de percaline noire.

— Voici, monsieur... dit-elle.

— Bien... N'oubliez pas la commission pour M. Maurice.

— Je n'aurai garde... Je vais tout de suite courir chez lui ; si je ne le trouvais point, je lui laisserais un mot d'écrit.

— Suffit, ma petite mère, et au plaisir de vous revoir. Galoubet fila.

On lui avait recommandé de ne point flâner en route et il obéissait docilement à la consigne.

Il était huit heures du soir au moment où il descendit de chemin de fer à la gare de Saint-Maur-les-Fossés.

Le docteur avait tenu parole.

Mme Rosier, servie par la vigueur de sa constitution, se trouvait sur pied, et le médecin ne voyait aucun inconvénient à la laisser rentrer le lendemain dans Paris.

Le lendemain, en effet, elle quitta Saint-Maur à neuf heures du matin et arriva vers dix heures à la Préfecture avec Gaboulet et Sylvain Cornu.

Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations furent heureux de la voir si vite et si bien rétablie.

Cependant elle avait pâli.

Son visage portait l'empreinte des souffrances éprouvées, mais cette empreinte ne devait point tarder à s'effacer.

Il fallait d'ailleurs qu'Aimée eût un corps d'acier et une âme d'une trempe exceptionnelle, pour avoir résisté comme elle l'avait fait aux secousses successives et terribles qu'elle venait de subir.

— Vous voici debout, mais faible encore lui dit le chef de la sûreté. Je vous conseille quelques jours de repos...

— Il sera temps de me reposer quand j'aurai touché le but !... répliqua Mme Rosier.

— Allez donc... Courage et bon succès !

— Le courage ne me manquera point, et quant au succès, j'y compte...

A onze heures Mme Rosier rentra dans son appartement de la rue de la Victoire.

Maurice, prévenu la veille, s'y trouvait déjà...

La joie de Madeleine fut indescriptible en revoyant sa maîtresse.

Elle pleurait d'attendrissement, elle multipliait les questions, et il fallut que la policière, après l'avoir affectueusement embrassée, lui demandât de la laisser seule avec Maurice.

Devant Madeleine, la policière avait répété la version de Gaboulet relative à l'accident survenu en descendant de wagon.

Mais avec Maurice, qui savait sa position dans la brigade de sûreté, une dissimulation complète était impossible.

Elle dit donc au jeune homme une partie de la vérité ; elle eut soin seulement de ne parler ni de Lartigues, ni de Verdier, ni de Nicolas Gol, non par défiance mais parce qu'il lui répugnait d'entrer vis-à-vis de son fils dans certains détails professionnels.

Lorsqu'elle s'était décidée à faire l'aveu de son affiliation à la police, au lieu de la blâmer Maurice lui avait témoigné une grande admiration, mais il lui semblait que cette admiration ne pouvait être sincère, ou tout au moins que la tendresse filiale en exagérât singulièrement l'expression.

Maurice, devinant que sa mère lui cachait quelque chose, multiplia ses questions, Ce fut en vain.

Aimée Joubert ne dit que ce qu'elle voulait dire.

— Mère, s'écria le jeune homme, il faut sans retard abandonner une profession où à chaque heure du jour votre vie se trouve en péril...

— Tu sais bien que c'est impossible... répliqua Mme Rosier.

— Impossible !... Pourquoi ?

— Parce que ma volouté et mon devoir sont d'accord... J'ai commencé, je dois finir... Je ne me pardonnerais pas de ne point achever ma tâche...

— Mais les hommes que vous cherchez sont insaisissables. Vous en avez la preuve...

— Insaisissables hier, le seront-ils demain ? J'ai des raisons pour espérer le contraire. Je t'ai prié déjà de ne jamais me parler de ces choses, et je te renouvelle cette demande. Je suis joyeuse de te voir... de t'embrasser... Ne trouble pas ma joie...

— Je songe d'autant moins à la troubler que je vais l'augmenter... répliqua Maurice en souriant ; j'ai à vous annoncer une nouvelle heureuse...

— Laquelle ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non...

— Il s'agit de mon mariage...

— Tu y penses toujours ?... fit Mme Rosier avec un accent de tristesse.

— Plus que jamais ! Il est décidé... Je suis d'accord avec les parents et je compte sur vous demain pour venir avec moi à l'hôtel Bressolles faire une démarche officielle...

— Tu veux que j'aie demandé la main de Mlle Bressolles ?... s'écria Mme Rosier.

— Oui, ma mère.

— A quoi bon, puisqu'elles d'accord avec la famille ?...

— La démarche que je vous demande est très simple, mais obligatoire... Il serait incorrect que vous ne la fassiez pas... Soyez tranquille, vous serez bien reçue... Je puis même ajouter qu'on vous attend... Vous n'aurez point à parler d'affaires... Tout a été réglé entre M. Bressolles et moi...

— Réglé ?... Comment ?...

— Oh ! entièrement à mon avantage... J'apporte, moi, les six mille francs de pension que vous voulez bien me servir, et mon futur beau-père donne à sa fille cinq cent mille francs de dot... Ma position, vous le voyez, sera très enviable...

Aimée Joubert, embrassa son fils.

— Il est certain que c'est le bonheur pour toi, s'écria-t-elle, et malgré cela je ne puis chasser de mon esprit certaines appréhensions...

— Des appréhensions ?... A quel sujet ?

— Il me serait impossible de l'expliquer... C'est vague... C'est indéfinissable... Il me semble que de ce mariage doit sortir un danger...

Maurice haussa les épaules et répliqua :

— Vos appréhensions sont insensées ! ! Je vais épouser une charmante jeune fille, je vais entrer dans une famille honorable qui m'aime autant que vous m'aimez... D'où viendrait un péril en de telles conditions ?... Marie est souffrante, il est vrai, mais cette souffrance fait hâter le mariage qui doit être pour elle un souverain remède. Donc, ne vous forgez pas de chimères ! Réjouissez-vous, au contraire, de voir mon avenir assuré...

Aimée Joubert se dit que Maurice devait avoir raison ; elle imposa silence à ses pressentiments.

— Demain j'irai donc avec toi, puisqu'il le faut, fit-elle. Mais j'aurais mieux aimé retarder de quelques jours.

— Pourquoi ?

— Je ne serai guère présentable avec cette blessure au front, si visible encore, à peine cicatrisée, et qui me défigure.

— Cela, c'est de la coquetterie pure ! dit Maurice en souriant. Le pied vous a manqué en descendant le chemin de fer... Votre front a porté sur le tranchant d'un marchepied... C'est la chose du monde la plus naturelle... Ne vous préoccupez donc point de cela... Le temps nous presse... Nous signerons le contrat le 26 de ce mois. Le mariage aura lieu deux ou trois

jours après... Aujourd'hui même je dois me rendre chez le notaire et à la mairie avec M. Bressolles... Et, à ce propos, j'ai besoin de papiers qui doivent être entre vos mains...

Aimée Joubert tressaillit.

— Les papiers... murmura-t-elle, c'est vrai... il faut des papiers... ton acte de naissance !... Mais en le lisant, cet acte, on va savoir que tu es l'enfant de Joseph Lartigues... Ne crains-tu pas ?...

— Je ne crains rien... interrompit Maurice, j'ai pris les devants... M. Bressolles sait tout...

— Tout ! répéta Mme Rosier avec épouvante.

— Rassurez-vous, ma mère... tout ce qu'il doit savoir pour vous plaindre et vous respecter...

XXXV

— Me plaindre... me respecter... balbutia douloureusement Aimée Joubert en cachant son visage dans ses mains.

— Mère, répondit Maurice d'une voix tendre, ne regrettez rien... Je vous dois la vie, et je ne vis que pour vous aimer...

Mme Rosier prit le jeune homme dans ses bras et le serra passionnément contre son cœur en s'écriant !

— Maurice, mon fils chéri, tu seras la joie et l'orgueil de ma vieillesse...

Après un instant de silence pendant lequel Aimée Joubert domina son émotion, elle reprit :

— Quels sont les papiers qu'il te faut ?

— Mon acte de naissance pour le mariage civil, mon extrait de baptême pour le mariage religieux.

— Je les ai ici et je vais te les donner.

Mme Rosier alla dans sa chambre, ouvrit un meuble y prit des feuilles de papier timbré et les remit à Maurice qui les serra dans son portefeuille.

— Maintenant, mère, fit-il, je vais vous quitter... Je devais être de bonne heure rue de Verneuil et il est déjà midi... Je suis en retard.

— Quand te reverrai-je ?

— Demain.

— A quelle heure ?

— Je serai ici à onze heures et demie... Je viendrai vous prendre pour vous conduire à l'hôtel Bressolles où vous ferez aux parents la demande officielle, et où je vous présenterai ma future.

— Va donc, cher enfant...

Nous ne suivrons point Maurice rue de Verneuil, ni chez le notaire, ni à la mairie.

Nous ne ferons même pas assister nos lecteurs à la visite faite le lendemain par Mme Rosier à l'architecte et à sa femme.

Désormais nous devons marcher d'un pas rapide vers le dénouement de ce long récit.

Il nous suffira de dire que la mère de Maurice fut admirablement reçue par Ludovic Bressolles, par Marie et par Valentine elle-même.

Quand elle quitta l'hôtel de la rue de Verneuil, elle aimait Marie comme si la pauvre enfant était déjà sa fille.

A la porte de la mairie on pouvait lire, dans le cadre affecté aux publications de ce genre et sous le petit grillage auquel rêvent tant de jeunes filles, la promesse de mariage intervenue entre M. Maurice Vasseur et Mlle Marie-Henriette Bressolles.

Chez le notaire, les bases du contrat étaient arrêtées.

Il ne restait plus qu'à rédiger l'acte lui-même, et cette rédaction devait demander fort peu de temps.

Les jours succédaient aux jours.

Mme Rosier, complètement remise, ayant recouvré toutes ses forces, avait repris ses fonctions à la Préfecture de police et, animé d'un nouveau et plus violent désir de vengeance à la suite des événements qui venaient de s'accomplir, elle multipliait ses recherches avec l'aide de Jodelet et de Martel, de Galoubet et de Sylvain Cornu, allant de quartier en quartier, et entourant de ses investigations toutes les maisons, afin de découvrir la trace de Lartigues ou de Verdier.

Maurice savait que sa mère venait de recommencer son service, il en avait prévenu ses complices.